

« *Eftsooneries* »

Le séminaire, livre XXIII. Le sinthome de Jacques Lacan, Seuil,
253 p.

Michel Peterson

Présence. Faut-il tuer Duchamp?

Number 207, Spring 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17979ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Peterson, M. (2006). « *Eftsooneries* » / *Le séminaire, livre XXIII. Le sinthome* de Jacques Lacan, Seuil, 253 p. *Spirale*, (207), 45–47.

« EFTSOONERIES »

LE SÉMINAIRE, livre XXIII. LE SINTHOME de Jacques Lacan
Seuil, 253 p.

7 DÉCEMBRE 1921, 7, rue de l'Odéon. Jacques Lacan — il n'a que 20 ans — assiste chez Adrienne Monnier à une lecture d'*Ulysse* par nul autre que James Joyce. Ça commence : l'Irlandais ne quittera plus jamais les pompes du divin psychanalyste. Il traversera toute sa pensée jusqu'à la conférence « Joyce le symptôme » prononcée le 16 juin 1975 au V^e *Symposium international James Joyce*, que l'on trouve en annexe de ce XXIII^e volume du *Séminaire*, tenu en 1975-1976, consacré à Joyce et à la théorie des nœuds et enfin disponible grâce à Jacques-Alain Miller. Une transcription assez différente — tant en ce qui concerne le texte que les graphiques — circulait déjà, distribuée en publication hors commerce par l'Association freudienne internationale. L'avantage de celle-ci est qu'elle présente des annexes fort bienvenues incluant non seulement la conférence évoquée (également intégrée dans *Autres Écrits*) et une intervention de Jacques Aubert (insérée dans le cours du *Séminaire* dans la version de l'Association mondiale de psychanalyse), mais également des notes de lecture de ce dernier, une « Notice de fil en aiguille » de Miller ainsi qu'un index des noms propres.

C'est là un changement majeur de perspective en ce qui a trait à la publication du *Séminaire*, sans doute à cause des nombreuses critiques visant au cours des années le gendre de Lacan, son exécuteur testamentaire. L'Association des amis de Jacques Lacan, exigeant avec d'autres lecteurs une édition critique du *Séminaire*, rappelait récemment que la première édition du *Séminaire* sur *Le transfert* avait dû être retirée du marché, que plus de soixante erreurs envahissent celle consacrée aux *Formations de l'inconscient* et que plus de 2000 erreurs (!) de transcription viendraient grever sérieusement la lecture du *Séminaire : Les psychoses*. Les erreurs ne sont pas tout. En se réfugiant sous le parapluie d'une critique du discours de l'université où il officie lui-même, en barrant l'audition et la vue de la lettre, Miller jouerait depuis nombre d'années du discours du maître en engageant son plus-de-jouir de telle sorte qu'il provoquerait « l'effacement progressif de l'enseignement de Lacan » (*Lettres aux défenseurs des lumières*, Claude Dorgueville et Nathanaël

Majster). Dans une « Note après coup » introduisant les annexes, il répond ceci : « *Étant donné le caractère parfois cryptique de ce Séminaire, il m'est apparu qu'il n'était pas exclu que le lecteur de 2005 puisse désirer de bonne foi avoir sous la main une "aide" pour le lire, et que ce pourrait ne pas être dans ce cas-ci un mauvais service à lui rendre. Cependant, ma répugnance à fournir au lecteur un appareil critique, qui, le gratifiant momentanément, le priverait par là même de ce plus précieux savoir qui ne s'acquiert qu'à traverser la perplexité, m'a conduit à m'essayer au style d'eftsoonereries qui fait l'art de Jacques Aubert.* » Et de renvoyer à ce que Lacan et Aubert en disent, le premier indiquant qu'il s'agit de choses remises à plus tard : *after soon*, la déroute provoquée par l'écriture de Joyce tenant justement à ce délai; le second précisant que le mot *eftsoons*, formé sur *after* et *soon*, qui signifie « à nouveau » et « à peu près », qu'on trouve dans *Finnegans Wake*, touche bien moins au style de Joyce comme tel qu'à la lecture métonymique à laquelle nous mène Lacan.

Mais en quoi ce *Séminaire* serait-il plus cryptique que les autres, que, disons, *D'un Autre à l'autre* (1968-1969), initialement transcrit par Jacques Nassif? Certains fantômes ne viennent-ils pas hanter la publication du *Séminaire*? L'écriture joycienne ne vient-elle pas interroger la « répugnance à gratifier » en mettant en lumière des inclusions cryptiques non analysées, une maladie du deuil faisant que les uns parlent à la place des autres, ventriloques secrets d'eux-mêmes? Le temps manquant, *for the time being*, une ellipse : *postponement*. Joyce aurait goûté ce délai, mais aussi Lacan et Derrida, dont une lecture minutieuse laisse entendre l'incroyable quantité de *faute de temps* qui assoit sa stratégie rhétorique. Et peut-être ne serait-il pas inopiné de rappeler certains autres Jacques encryptés dans l'histoire. Nous verrions alors se former une chaîne liant le maître Jacques de *L'Avare* à Jacques le fataliste à Jean-Jacques puis à Jacques Aubert, Jacques-Alain, Jacques Nassif, Jacques Trilling, l'auteur du superbe *James Joyce ou l'écriture matricide*, précédé de *La veilleuse*, de Derrida. Et au risque de « postposer » encore un peu, je lierai dans ce texte de veille comment la question du « naître ou ne pas naître » connecte dans les ombres du

secret sharer (Conrad) avec une autre chaîne-nœud, repérée par Jean-François de Sauverzac), à savoir celle du signifiant Jacques chez Françoise Dolto — la Mère qui tutoyait le Père Lacan — qui habitera rue Saint-Jacques, et où aura également habité son frère Philippe, lui aussi psychanalyste, et dont le dernier frère, Jacques, aura compté dans son intérêt précoce pour les enfants. Faute de temps — la chaîne serait en effet infinie (et je n'y ajouterais ici que Jacques Ferron) —, je pourrai toutefois, pour le moment et pour les besoins de la Cause, indiquer que cette cryptonymie touche au savoir : « *Le désir de connaître, précise Lacan, rencontre des obstacles. C'est pour incarner cet obstacle que j'ai inventé le nœud. Au nœud il faut se rompre. Je veux dire que c'est le nœud seul qui est le support concevable d'un rapport entre quoi que ce soit et quoi que ce soit. Si, d'un côté, il est abstrait, le nœud doit pourtant être pensé et conçu comme concret.* » Ce qui n'est pas rien! C'est du rapport même qu'il est alors question, et l'on conçoit bien ce qui va se jouer de celui entre le savoir et le non-rapport sexuel (Nora, oui la femme de Joyce, viendra ici indiquer ce qu'il en est), de même qu'en regard du mythe du sujet non supposé et du corps du parlêtre, corps dont le statut consiste à n'être que nœud.

Le Mosmos

Suite au *Séminaire RSI* de l'année précédente (1974-1975), celui sur le symptôme devait s'appeler 4, 5, 6, pointant par là le fait que le nœud borroméen à quatre ronds (le réel, le symbolique, l'imaginaire et le symptôme) ne va que jusqu'à six. C'est pourquoi, dans la première partie de ce travail de fond, il est question de mettre en lumière « l'esprit » du nœud au sens où celui-ci « *est fait dans l'esprit d'un nouveau mos, mode ou mœurs, geometricus* », voie comme telle « *de la substance résultant de l'efficace propre au langage, et qui se supporte de la fonction du trou* », ledit nœud ex-sistant de l'équivalence de la droite infinie avec cercle. Ce n'est donc pas par hasard que Lacan nous sert quelques vérités premières de son cru, lesquelles introduisent à sa foliosophie.

Or, quelles sont ces vérités? D'abord, que la pensée est nécessairement référée à l'acte

sexuel, celui-ci ne se fondant d'aucun rapport et surtout pas de la polarité actif-passif. Deuxièmement, Dieu n'est pas le créateur de notre Univers, ce qui conduit à penser, non pas qu'il n'y a pas d'Un, mais qu'on ne sait pas d'où il sort, l'Un ne constituant en tout cas pas l'Univers. C'est que — autre vérité — le nœud est déduit d'une chaîne, ce qui nous amène tout droit à ceci — qui serait ce dont Lacan se juge responsable, la responsabilité n'étant que sexuelle : dans une corde, le nœud est ce qui existe, ce qui va de pair avec le « fait » que le réel exclut le sens. En d'autres termes, le réel n'existe et ne consiste que dans le nœud.

Avec l'écriture du nœud, c'est une logique de sacs et de cordes aptes à nous faire entrer dans la dynamique joycienne de l'écriture qui se déplie dans l'excès de la multivocalité, du dialogisme, du carnavalesque et de la polyphonie, pour reprendre les concepts musclés de Bakhtine. C'est ici un Lacan en pleine recherche, tournant du rond que nous lisons et non, comme on le véhicule encore, un vieillard sénile tripotant ses bouts de ficelles. Mais qu'ont donc à voir ces fameux nœuds — et la topologie — avec la psychanalyse? Ils donnent accès à une pensée radicale de la clinique. Une des grandes difficultés de ce *Séminaire* vient d'ailleurs de ce qu'il s'agit, pour produire la démonstration, de penser dans des espaces non

euclidiens, ce qui va totalement à l'encontre de ce qu'est devenue une bonne part de la psychanalyse, psychologiquement soucieuse qu'elle est de demeurer bien au chaud dans les principes du monde sensible et intelligible. Miller a tout à fait raison de souligner la « méfiance » de Lacan à l'égard de l'esthétique transcendantale kantienne, laquelle ne donne pas accès au point infini de la géométrie projective, point dont il n'est pas interdit de penser qu'il a à voir de très près, dans l'analyse, avec la castration.

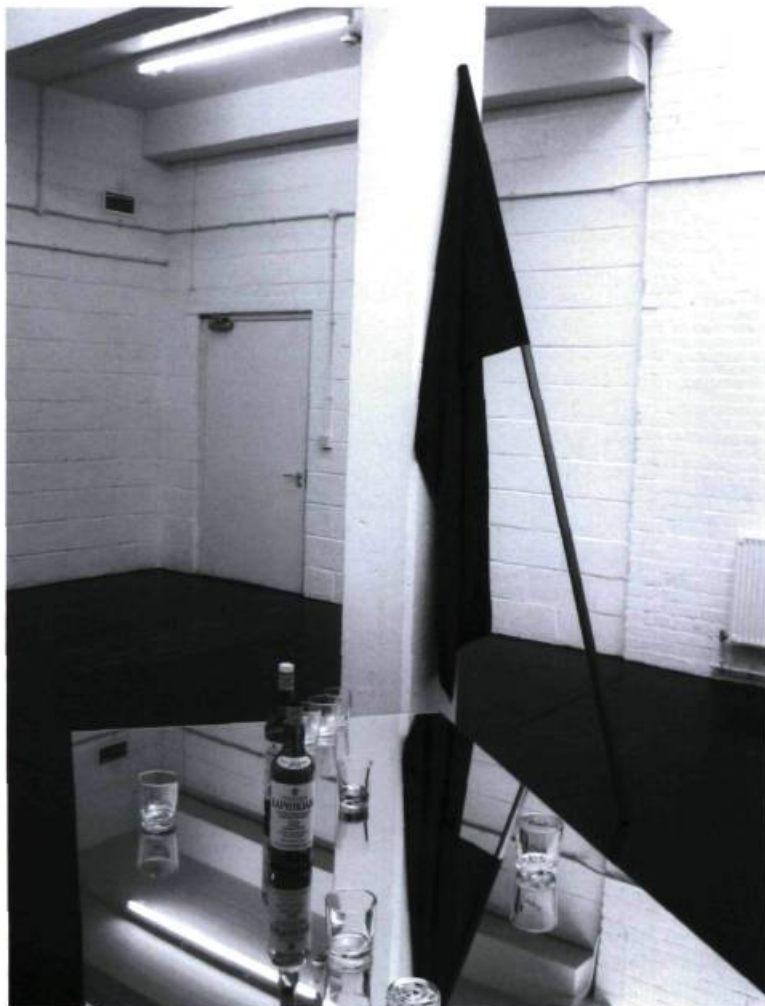
Il n'est donc même pas obligé, pour justifier le recours à la théorie des nœuds (on n'a d'ailleurs même pas à le faire), de rappeler les recherches initiales de Gauss (ce dernier ayant au XIX^e siècle appliqué les nœuds à la modélisation des fils électriques enroulés), ses applications récentes en biologie moléculaire (entre autres, dans l'étude de l'action des topoisomérases à partir des tables de nœuds ou encore dans celle des problèmes causés par les virus à l'ADN) ainsi que les avancées dans la classification des nœuds (un pas majeur ayant été récemment franchi dans les années 1990 par le spécialiste de mécanique statistique Vaughan Jones, auteur du polynôme de Jones) ou leur fascinante application à la théorie musicale (par exemple, les nœuds dodécaphoniques, tels qu'ils ont été décodés par Franck Jedrzejewski). Mentionnons simplement que, dans le champ

des mathématiques qui intéresse Lacan, la théorie des nœuds, proche de la théorie des tresses, s'occupe de comprendre si deux plongements différents (un plongement du cercle dans l'espace euclidien de dimension 3 étant considéré comme un nœud) constituent un même nœud, d'où la nécessité de construire des invariants des nœuds considérés comme des fonctions sur l'ensemble des plongements ne dépendant que du nœud en question. Ceux qui sont familiers avec la théorie du stade du miroir comprendront tout de suite que cette histoire de plongement de cercle dans un espace nous éclaire sur le narcissisme. Pour Lacan, le nœud est le support du sujet (titre de la leçon du 16 décembre 1975), le sinthome étant alors essentiel à sa topologie. Contrairement à Chomsky qui va jusqu'à considérer le langage comme un organe, Lacan pense qu'il ne peut être « manié » que s'il est intrinsèquement lié à ce qui fait trou dans le réel. Ce trou (auquel *participe* la libido) du réel, voilà que sa consistance ne s'aperçoit que dans le nœud qu'il forme avec le symbolique et l'imaginaire, d'où il s'ensuit que l'exigence minimale du nœud soit le chiffre trois, l'art de Joyce — jusque dans la manie de *Finnegans Wake* — figurant le quart terme, c'est-à-dire, très justement, le sinthome. Très rapidement dans son *Séminaire*, Lacan en vient d'ailleurs à concevoir ce dernier comme floculation de quarts termes sur la tresse subjective, ledit sinthome consistant à ce qu'on puisse repérer certains points constituant sur sa texture le terme du nœud de quatre.

X-File

Au bout du réel, il s'agit par conséquent pour Lacan d'interroger avec Joyce l'art en se demandant « en quoi l'artifice peut-il viser expressément ce qui se présente comme symptôme? En quoi l'art, l'artisanat, peut-il déjouer, si l'on peut dire, ce qui s'impose du symptôme? À savoir, la vérité ». Mais qu'en est-il de la différence entre le symptôme et le sinthome (où on entend bien sûr résonner *sin*, le péché, et le *saint homme*). Alors que le premier se situe au niveau de la demande, de ce qu'apporte l'analysant, le second est — comme l'a montré Jean-Michel Vappereau dans un ouvrage à paraître — le désir enveloppé dans la demande. On comprend que le sinthome ne soit pas chez Joyce un objet, mais bien un artefact.

Avec ce *Séminaire*, Lacan laisse donc prendre au Réel une place qu'il n'avait jamais occupée jusqu'à ce moment. En serrant de plus près le travail de l'auteur de *Finnegans Wake*, il en vient à se demander si ce dernier était fou en insistant sur le délicat problème de l'inspiration, des « écrits inspirés ». Que croyait au juste Joyce? A-t-il pu se prendre un moment, demande Lacan à Aubert, pour le rédempteur? Il suffit de se pencher sur le sable de l'écriture pour en voir apparaître des traces. Car Lacan observe que, dans *Portrait de l'artiste*, l'Artiste se prend justement pour rien de moins que Dieu lui-même. Et Aubert de renchérir en rappelant la phase franciscaine de Joyce, phase durant laquelle l'imitation du Christ et les



Mathieu Beauséjour, *Three Internationales (Diversion)*, vue de l'exposition ayant eu lieu à Londres à la Galerie Space – The Triangle du 15 janvier au 15 février 2005.

échos des Petites Fleurs se conjuguent. S'est-il donc senti appelé? Nulle réponse simple. L'hypothèse avancée est à l'effet que cette probable croyance constitue le prototype de la père-version, le symptôme de Joyce venant pallier la carence paternelle, l'œuvre sauver des effets de la dé-mission du père.

Joyce le Messie. Voilà soulevé le problème de la trans-mission et de la succession des Noms-du-Père. La plongée dans Joyce conduit à un désir hénaurme, à savoir celui, par le billet du nœud bo — traduction même de l'amour éternel adressé au père porteur de la castration —, de constituer « la première philosophie qui me paraisse se supporter ». Rien de moins! Tout cela passe par la technique du pastiche et par la pratique du mot-valise, lesquelles ouvrent la perspective de la loi du langage. Que les fils aiment le père parce qu'ils sont privés de femmes, voilà ce que ça donne : « À cette intuition [de Totem et tabou], j'essaie de donner un autre corps dans mon nœud bo, qui est si bien fait pour évoquer le mont Neubo où, comme on dit, fut donnée la Loi — laquelle n'a absolument rien à faire avec les lois du monde réel, ces lois étant d'ailleurs une question qui reste tout entière ouverte. La Loi dont il s'agit en l'occasion est simplement la loi de l'amour, c'est-à-dire la père-version. » L'exposé de Jacques Aubert, prononcé le 20 janvier 1976, va certes dans ce sens. Il se centre en effet sur « un petit bout de Circé » et fait saillir fragmentairement comment Joyce le file — où le recyclage-le retour (le *riverun*) de personnages et objets signifiants — dans la dimension de la parole telle qu'elle se donne dans la dramaturgie du nom par le biais de la question du sexuel. À quels déplacements assiste-t-on? À ceux de l'aire du trou, c'est-à-dire que, du changement de nom du père, nous voilà glissant-glissés vers la mère, par exemple avec le signifiant *mud*, qui signifie familièrement... *mother*. Ce serait par conséquent peu de dire que le sinthome entretient un rapport privilégié à l'inconscient : à la fois en tant que quart terme au regard de l'imaginaire support de la consistance, du symbolique et de son trou, et aussi de l'ex-sistence supportant le réel, deux de ces trois étant toujours libres de l'autre et venant de ce fait leur résister et y trouvant leur arrêt, mais en continuité.

P'titom

On pourrait dire que la lecture de Joyce provoque chez Lacan une sorte de stratégie d'écriture hyper-poundienne, pour reprendre l'expression du poète brésilien Haroldo de Campos le Magnifique (lui-même traducteur de Joyce et de... Pound, Mallarmé, Goethe, Donne, Dante, Arnault Daniel, Zeami, *Bere'shith*, Homère...), stratégie dont l'un des styles est le chiffonnage *des langues*, les jeux de langage translinguistiques constituant de véritables formations de l'inconscient. Par exemple, dans « Joyce le symptôme » — jouant d'abord sur la phonation de son nom en anglais, Lacue / La queue —, il n'hésite pas à joycer à l'aigrement : « *Du sym qui ptôme au sym qui bole, qu'est-ce que ça peut bien faire au bosom d'Abraham, où le tout-*

pourri se retrouvera en sa nature de bonniche pour l'étournité? » « *Ptom, p'titom, p'titbonhomme* »... On a beau en mettre, il suffit de lire the *penman* pour voir de quoi il retourne : « *Who ails tongue coddeau, aspace of dumbillsily?* » Traduction d'Aubert, communiquée à Lacan : « *Où est ton cadeau, espèce d'imbécile?* » Autre exemple : le *sinthomadaquin*, baldaquin de la *claritas* épinglé de Jacques Aubert ou ce qu'on dit ment de la langue papillotant... Multisonances, intrasonances, transcréation. Bref, le nez-qui-voque devient ici la seule bombe menaçant le sinthome, opérateur de l'interprétation, cage de l'arraisonnance du signifiant si l'on admet que les pulsions, « *c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire* ». Il faut entendre cela, laisser vibrer jusqu'à leur extrême ces *rollorioanna* surgissant dans l'inconscient entre la *phoné* et la lettre.

Renvois

Pour clore les annexes de ce Séminaire sur le sinthome, le dernier où il put selon Gérard Haddad articuler un discours audible, plongeant ensuite dans « un pénible silence » et une « funèbre médiation », Miller nous offre un excursus annoncé comme « Notice de fil en aiguille » distribuée en 21 paragraphes plus un Nota Bene plus un Post-scriptum, Cet appareil, sans nous fournir « toutes » les choses dont nous avons besoin pour lire Lacan, dévide malgré tout quelques brins de substantifique sagesse pour les ignares qu'il suppose que nous sommes. Si quelques paragraphes ne proposent que du baratin (tels ceux consacrés à Hegel et au « blabla blavetskien » où ne sont alignés que des lieux communs), d'autres en revanche éclairent vraiment le propos de Lacan, voire

même (ré)ouvrent des polémiques importantes souvent esquivées — par exemple, celle entre Derrida et Lacan au sujet de la lettre — par les dogmaticiens de service. On n'a d'ailleurs pas encore éclairé l'étrange contentieux entre Lacan et Derrida mais on aurait pu s'attendre de la part du premier à moins de mépris, voire parfois à moins de mauvaise foi. Dans ce séminaire-ci, par exemple, au moment où Lacan évoque le fameux recueil *Mimesis des articulations*, « *qui vaut tout à fait la peine d'être lu* », il dit n'avoir traversé que le premier (de Sylviane Agacinski), le troisième (de Sarah Kofman) et le cinquième (de Jean-Luc Nancy). Comme il avait d'autres chats à fouetter, il n'a pas eu le loisir, faute de temps, de se taper ceux de Lacoue-Labarthe, de Pautrat et, en sera-t-on surpris?, de Derrida, dans lequel la question de l'anéconomie aurait pourtant pu retenir son attention. Cet oubli parle à n'en pas douter, surtout si on le croise avec cette remarque, dans la conclusion, que c'est Lacan qui aurait montré la voie à Derrida s'agissant d'une écriture résultant d'une « *précipitation du signifiant* »! Sur ce terrain, Miller s'avance prudemment tout en soutenant tendancieusement que Derrida aurait opposé « *victorieusement* » la dissémination à la loi du signifiant. Rien de plus opposé aux positions de l'auteur de *La carte postale. De Socrate à Freud et au-delà*. Pour ma part, je dirai toutefois que je souscris à l'opinion générale de Miller : « *Lacan et Derrida, chacun est grand dans son genre, il s'agit seulement de savoir lequel* » (je souligne). De fait, si le psychanalyste (et non la psychanalyse) est un sinthome, Derrida et Lacan ne formeraient-ils pas un double carré, l'un composant le sinthome de l'autre?

Michel Peterson



Mathieu Beauséjour, *Three Internationales (Diversion)*, vue de l'exposition ayant eu lieu à Londres à la Galerie Space - The Triangle du 15 janvier au 15 février 2005.